

## Qu'avez-vous vu, monsieur Haenel ?



### REVOIR MANET

**YANNICK HAENEL**

Puisque enfin tout *rouvre*, et que la permission nous est donnée de nous refaire de nouveaux yeux en allant voir de la peinture, munissons-nous du *Manet* de Georges Bataille, qui vient de réapparaître en poche aux éditions L'Atelier contemporain, en même temps que son *Lascaux*, dont je vous ai parlé la semaine dernière.

Si je tiens tellement à vous faire partager mon enthousiasme, c'est parce que le *Manet* de Bataille, publié en 1955, est une splendeur d'intelligence : la peinture y est pensée comme une violence que la lumière produit sur un monde aveugle. Regardez, nous disent les peintres – regardez donc !

Car on croit tous avoir vu *Le Déjeuner sur l'herbe* ou *l'Olympia*, on les a rangés quelque part du côté d'un impressionnisme sec, mais une dissonance fait chavirer cette impression superficielle : un malaise affecte les volumes, qui dissout nos petites idéalizations. Le «sujet» vacille vers sa destruction : rien n'est moins stable que ce pique-nique abstrait ou que cette pin-up dont la froideur fait taire la concupiscence masculine en lui renvoyant un miroir vénéneux.

Dans les tableaux de Manet et je crois cela valable pour la peinture contemporaine (allez voir l'exposition de Bruno Per-ramant à la galerie In Situ de Romainville [93], j'en reparlerai bientôt) –, Bataille décèle le «renversement acide» d'une peinture qui dédaigne le pittoresque, brise toute majesté et, à travers son refus de la convention, aggrave, après Vélasquez et Goya, ce grincement de dents qui creuse l'être, cette absence du «regard blanc et perdu» qui corrode jusqu'à l'offre insatiable des nudités : franchement, n'y a-t-il rien de plus destructif que *l'Olympia* de Manet, cette brutalité aigre d'un nu féminin qui expulse votre regard hors de toute jouissance possible, comme fait un crime, comme fait la mort ?

Ne vous y trompez pas : ces hommes en canotiers ne sont pas des représentants «réalistes» de la bourgeoisie ou de la classe ouvrière, mais des tueurs de bisons, des chamans qui vont danser au bord de la Marne parce que le dimanche de la vie interrompt la lutte et allège la mort au fond des verres de vin. C'est eux qui ont soufflé sur les parois de *Lascaux*, ils étaient courbés dans la nuit des grottes avec leurs animaux de pigments rouges. Les voici figés dans un songe vitreux, car ils appartiennent à la nuit terrifiée des origines.

Et ce n'est pas le portrait de Mallarmé, sans doute la plus géniale représentation de ce qu'est un écrivain – cet oiseau d'«attention glissante, pourtant puissamment attentive» –, qui contredira ce télescopage : tout a l'air de se passer dans des guinguettes ou dans les rues où canonne la répression anticommunarde, mais tout a lieu aussi dans l'abîme de l'être, cette fissure qui nous introduit à *Lascaux*, où le ruban noir au cou d'*Olympia* sinue déjà dans le trait qui mène la ronde des cerfs. ●